

Images verbales (4)

Emmanuel Mounier à Saint-Louis du Sénégal : Une Afrique éternelle et bouleversante

par Jean-Pierre Paulhac

A Saint-Louis, les siècles restent en place, à peine bousculés par les siècles qui suivent. Allez errer aux bords de la ville, sur les rives du Sénégal. C'est là qu'abordèrent les premiers voyageurs. A nos regards comme aux leurs, la rive qui est au-delà de l'eau n'offre encore qu'une bande de verdure monotone où se balancent les palmiers, sans arrière-plan. L'Afrique rebelle et dormeuse, refuse de délivrer un autre secret que cette mince ligne de terre et de palmes, étroite, ironique, comme des lèvres fermées. La ville bruyante et colorée semble placée sur cette côte pour distraire l'arrivant, le détourner de s'enfoncer plus avant. Sa verve cependant, de temps à autre, se déchire brusquement sur une image d'éternité, bouleversante, qui dans l'espace d'un éclair projette une silhouette sénégalaise sur un profil de Tanagra ou fait apparaître, sur un marigot aux berges douces, la douceur d'un marais de Saintonge. Telle, hier soir sur la route, contre le ciel nu mouillé de ses dernières lueurs, cette porteuse de calebasse. Drapée de bleu passé, son bambin vêtu de rouge fraise avec de grandes chamarrures dorées était plaqué entre ses jambes, et l'étoffe bleue flottait doucement autour de lui, sous le vent du soir. Le visage de la mère était aussi jeune que celui de l'enfant, une peau de satin, un sourire étonné, quelques ors faisant valoir les ombres douces du visage. Les deux bras s'élevaient vers la calebasse, au-dessus de la tête, et la ligne qui les soulevait depuis les jeunes branches était parfaite comme un geste sacré. Un bracelet d'ivoire à chaque poignet coupait et soutenait à la fois le jet noir des bras offerts à ce soleil tronqué, cuivré par le couchant, que la femme portait sur sa tête comme font les déesses.

in Emmanuel Mounier, *L'Eveil de l'Afrique Noire*, Paris, Le Seuil, 1948,
(réédition Presses de la Renaissance, Paris 2007, pp. 74-75)

Qui n'a pas été séduit, touché, par la poétique torpeur, le sentiment d'éternelle beauté du site de Saint-Louis du Sénégal ? Sise entre lagune, fleuve et océan, trait de maisons ocres sur lignes bleues et vertes, scarifications douces d'étendues d'eau, cité assise sur trois éléments : la terre, l'eau et le feu d'un soleil offrant la magie de sa lumière tantôt forte ou voilée, selon le temps, Saint-Louis, en 1947, a charmé Emmanuel Mounier, voyageur, qui a su le traduire en mots pour le lecteur.

L'idée d'éternité, du déni du temps qui passe, s'impose dès la première ligne du texte. « *A Saint-Louis les siècles restent en place* ». Le voyageur du XX^e siècle a le sentiment que l'image que ses yeux perçoivent est la même que celle de ses lointains prédécesseurs. La permanence de la magie d'un tel paysage, à la fois immuable, évident dans son cliché « *où se balancent les palmiers* », mais, en même temps, impénétrable, gardant, au-delà du regard étranger, sa part de mystère « *L'Afrique, rebelle et dormeuse, refuse de délivrer un autre secret que cette mince ligne de terre et de palmes, étroite, ironique, comme des lèvres fermées* ». La perception visuelle est dépassée par un sens caché, mystique, qui prête à l'Afrique un détachement, un air de dérision face au monde, comme si le temps s'annulait et que la vérité du paysage révélait la relativité des choses. L'agitation de la ville moderne, en deçà de la lagune, prend des allures factices, comme un leurre pour détourner le badaud de l'essentiel, « *distraindre l'arrivant* ».

Le bruit impertinent de la cité s'estompe quand surgissent « *l'espace d'un éclair* » des « *silhouettes* » dans le soir couchant. On imagine aisément l'auteur fixant, séduit, une femme inconnue portant une calebasse, stupéfait devant la majesté de son port, de sa démarche somptueuse. En tout cas, son écriture le suggère par cette phrase qui s'allonge et s'oublie dans sa structure, comme pour traduire le sentiment d'admiration de l'auteur « *Drapée de bleu passé, son bambin vêtu de rouge fraise avec de grandes chamarrures dorées était plaqué entre ses jambes, et l'étoffe bleue flottait doucement autour de lui, sous le vent du soir.* » Une simple « *porteuse de calebasse* » passe, avec « *son bambin* » « *plaqué entre ses jambes,* » majestueuse, royale. Les deux

personnages intègrent parfaitement le décor présenté précédemment puisqu'ils existent en dehors de toute donnée temporelle : « *Le visage de la mère était aussi jeune que celui de l'enfant.* » Nous ne sommes plus dans le réalisme, mais dans un autre monde. Le geste, vulgaire, presque trivial, de transporter un fardeau sur sa tête acquiert une dimension surnaturelle, devient une élévation de soi, dans un élan mystique, « *comme un geste sacré* », qu'un Baudelaire n'aurait certainement pas renié : « *un bracelet d'ivoire à chaque poignet coupait et soutenait à la fois le jet noir des bras offerts* ». La métaphore emporte le verbe de l'auteur dans un mouvement ascendant qui laisse imaginer que cette inconnue porte au bout de ses bras le soleil couchant, et atteint, à ce moment-là, une dimension surnaturelle, hors de l'humain : « *ce soleil tronqué, cuivré par le couchant, que la femme portait sur sa tête comme font les déesses* ».

Mounier, touché de plein fouet par le paysage de Saint-Louis et par la beauté d'une femme sénégalaise, a su, dans ce texte, faire partager à son lecteur la magie d'une Afrique hors du temps, qui échappe au monde moderne, qui le dépasse par une esthétique qui, loin d'être gratuite, offre sa transcendance pour établir un lien mystique entre l'homme, la terre et le surnaturel. Il est évident qu'un penseur profondément religieux comme Mounier n'a pas pu rester insensible à ce sentiment.

Sans forcément le rejoindre dans sa vision du monde, il est évident que tous ceux qui ont pu visiter Saint-Louis du Sénégal, et j'en fais partie, n'ont pu résister au charme étrange qui émane de cette ville. Ce qui rend ce texte encore plus émouvant est que le ressenti de Mounier en 1947 reste le même, sans doute, en 2010, et que, certainement, les voyageurs actuels sont toujours touchés par cette « *image d'éternité, bouleversante* ».

Emmanuel Mounier

Né à Grenoble en 1905, Emmanuel Mounier lance en 1932 la revue *Esprit* qu'il dirigera jusqu'à sa mort à Châtenay-Malabry en 1950. En moins de vingt ans, à travers les articles qu'il écrit pour sa revue, E. Mounier construit une oeuvre qui se situe en alternative à l'existentialisme et au marxisme, et demeure la meilleure illustration de la philosophie de la personne (le personnalisme). Catholique profond, E. Mounier pense l'inscription de la foi dans une civilisation d'après la chrétienté. Il refuse l'esprit de système et relie fortement la pensée, l'existence et l'action. En 1947, il entreprend un voyage en Afrique, à la rencontre de ce qu'il a appelé lui-même : « l'Afrique essentielle ». Son périple durera deux mois et demi entre le 11 mars et le 23 avril. Les notes de voyage, publiées dans la revue *Esprit*, forment la première partie de l'ouvrage qui est publié en 1948 : *L'Éveil de l'Afrique noire*. La seconde partie, plus politique, évoque les problèmes de l'Afrique contemporaine et s'achève par une « Lettre à un ami africain », Alioune Diop, fondateur de la revue *Présence africaine*. On notera dans sa conclusion cette phrase : « La démocratie formelle n'est rien sans la démocratie réelle et la démocratie réelle en Afrique s'appelle (...) irrigation, électrification, instruction. » (p.215)

